Charles-François Lévesque

POESIES



Charles-François Lévesque (1817-1859)

Source de pureté qui nous donne la vie, Un ange sur la terre à qui Dieu nous confie Pour faire notre joie et nous rendre meilleurs.

La femme

Rayonne la fierté, l'amour de la patrie.

Et toi tu te fais homme et sur ton noble front

Au faîte des honneurs on proclame ton nom. Combien tu dois de soins à ta mère chérie. Au milieu des plaisirs que t'offre le hasard, Tu vois encore ta sœur, riante jeune fille Enlacée à ton bras, demander ton regard,

Vierge tendre et naïve, elle veut ton amour, Ton amour fraternel qui remplit sa pensée, Et t'offre sa candeur qui te paie au retour, Limpide et vivifiante ainsi que la rosée. Mais la plus sainte chose est l'épouse que Dieu

Tu goûtes le bonheur, jouis de sa poésie. Homme, ô! tu dois l'aimer, tu sais son dévouement, L'éclat de ses attraits charme ton existence, Tombe donc à ses pieds et fais-lui le serment Qu'à son âme soumis elle aura ta constance.

Qui connais ton devoir en ce moment d'ivresse,

Et toi devenu père, au jour de ton désir,

Tu promets au Seigneur d'oublier le plaisir

Pour ceindre ton enfant d'une vive tendresse.

Son pur tressaillement t'anime d'un doux feu.

Te remet à l'autel, entre toutes choisie,

La vierge en son printemps pour qu'elle ne périsse. Car la femme est si belle et si douce en ses mœurs, Source de pureté qui nous donne la vie, Un ange sur la terre à qui Dieu nous confie

Aux guirlandes de roses. Mon âme était soumise aux vives émotions, Et le jour le plus beau me prêtait ses rayons, Je voyais douces choses.

Derniers soupirs. La jeune fille

La nature est aimable au retour du printemps,

Flore embaume les lys et donne son encens

Quand la brise venait caresser mes cheveux,

Assise sous le hêtre, en regardant les cieux,

J'élevais ma pensée.

Ma beauté se flétrit qui parlait aux amours. Il faut donc tout quitter et périr pour toujours... Mais, la mort a des charmes.

Mon Dieu! la froide bière.

Au chevet de mon lit veille la piété,

Oh! c'est ma mère en larmes.

Qui me dit à genoux : pense à l'éternité!

Si ma faible existence a méconnu ta loi,

J'adore ta parole...

M'entraînait dans sa course et me laisse en mourant...

J'abandonne la terre et je meurs sans regrets, Bénissant de mon Dieu les trop sages décrets... Mon âme au ciel s'envole. L'Écho des campagnes, 17 août 1848.

Mon cœur s'est repenti. Seigneur, pardonne-moi,

comme dans un cristal une fleur naissante; j'ouvris à peine les yeux que pour les refermer et me rendre au sommeil, tout bas tu chantais. Ta musique était douce, telle que les enfants l'aiment

à cette heure première; et joyeux, tu me dis : petite,

Que de jours et de nuits furent ainsi dépensés; jamais

d'impatience, tu ne savais te plaindre; le berceau n'a-

t-il pas, pour la pauvre orpheline, l'amour d'une mère.

Plus d'un songe volage, bonheur de l'enfance, sur ton

soyeux duvet, candidement je fis; plus d'un soupir

aussi, sous tes blanches couvertures, mes lèvres

dors, la vierge et les anges veillent sur toi.

Tu fus aussi témoin de ces petits dépits, qu'à l'âge de la faiblesse, on veut bien pardonner; de ces larmes sans souffrance qui brillent comme des perles, et de ces gais transports, partis d'un jeune cœur.

colorées exhalèrent.

rose que tu as fait fleurir.

ma blonde chevelure donnait un suave parfum! si dans un jour de fête, comme un lys argenté, ma robe avait de la splendeur. Vois-tu, mon berceau, nous étions l'un pour l'autre;

Tu te réjouissais de même, si la main nourricière, à

toi le parterre mouvant où a crû l'innocence; moi, la

Maintenant, je suis grande, à trois ans et demi; je le

dis glorieuse! ton cadre est trop étroit, il faut nous

séparer; l'oiseau devenu fort ne laisse-t-il pas son nid?

Ne vas pas t'attrister, ça serait peine perdue; encore

sans jamais s'inquiéter, ni des ris, ni des pleurs. Adieu, mon berceau, berceau que j'aime tant; toi, qui me reçus à l'aube de la vie, si frêle, si petite, qu'un souffle pouvait m'éteindre, adieu. L'Echo des campagnes,

Jour des morts

Au temple n'habitent plus la joie et l'espérance, les

lustres ont la pleur, et l'orchestre divin qui préludait

aux chants de fête, prélude aux chants des morts.

30 mars 1848.

soulève et s'agite à de sourds gémissements. Monte vers les cieux, piété des humains, demande à l'éternel un doux encens qui nous rende la vie, car icibas tout succombe et s'efface sous le voile du néant. Et l'homme à la terreur joint d'abondantes larmes; la

détache, l'homme en ce jour lugubre se sent défaillir.

Alors, pourquoi le grand du monde cesse-t-il son

audace; à côté de l'humble prière pourquoi le riche

altier fléchit-il le genou...? La mortalité déchire tous

Pleurons, pleurons où nous portons nos pas, la douleur

nous appelle au pied du crucifix, un catafalque s'élève

Les glas ont réveillé des cendres assoupies... La pensée

fait renaître un monde qui n'est plus. Heureuse

Comme scintille l'étoile au milieu des ténèbres, de

précieux souvenirs éclairent les tombeaux. C'est la

Vive allégresse, douces harmonies, danses légères,

rêves poétiques, amitié tendre, voluptés de l'âme et

du cœur, vous apparaissez encore sous le saule qui

Les pleurs ont un sourire. Sous les fleurs qu'a semées

le veuvage solitaire, l'amour fidèle contemple une

fraternité des vivants avec les morts.

penche... un instant vous consolez.

douce image de l'immortalité.

souffle est léger.

l'œuvre de Dieu.

assoupis.

et nous dit : comme eux il vous faudra mourir.

les cœurs.

illusion!

frayer à vos mères attendries le chemin des élus. Oh! nous nous reverrons tous, dans la céleste sphère. Après l'orage passé, quel brillant arc-en-ciel... Chrétiens, nous vivrons à jamais heureux dans la

L'enfant qui dort

Dors, ma petite, dors, ton sommeil est doux et ton

Les esprits célestes, sous un voile mystérieux, entourent

ton berceau; ils admirent tes grâces enfantines; ils

contemplent ton innocence et rendent hommage à

Ange sur la terre, tu respires leur haleine délicieuse

qui te nourrit, plus pure que l'encens qui s'élève en

Ta petite âme est sans inquiétude. – Elle jouit dans

sa perfection; les frivolités bruyantes et les tristes

dégoûts qui poursuivent le monde, n'en troublent

point le calme et l'affreux cauchemar qui fait naître

une conscience agitée, ne fatigue point tes sens

tribut vers l'éternel séjour, pure comme ton cœur.

L'Echo des campagnes,

2 novembre 1848.

Quand l'oiseau du bocage, aux premiers rayons du soleil, laissera son nid amoureux, et par sa chanson joyeuse, saluera le créateur, en bégayant le doux nom de mère, tu me salueras. Tu seras belle, belle comme le lys dans toute sa blancheur, et la rose pudique qui orne un sein virginal n'aura point ton éclat. Ô je t'aimerai; – dans les transports de ma joie, je recevrai tes caresses – je te presserai contre mon

cœur, ce cœur maternel qui bat si fortement pour

l'objet précieux que le ciel m'a confié, le fruit de mon

Bientôt, cédant à tes caprices naissants, tu voudras

traîner tes membres faibles encore; - qui te supportera

dans ta marche timide, qui te suivra dans tes petits

Puis tu vas courir de chambre en chambre; une

poupée, un hochet feront tes amusements; - qui

t'apprendra à parer l'une, à te servir de l'autre, qui

se mêlera à tes jeux innocents et te consolera de tes

Qui va t'enseigner à prier le bon Dieu, à lui demander

du pain, à craindre ses jugements? Ta mère. Car le

bon Dieu est la source de toute chose, qui nous fait

nous aimer, qui récompense la vertu et punit le vice.

Qui formera tes jeunes idées, te parlera de l'étoile

qui file, de la terre qui roule, t'instruira du bien, te

Quand, dans la prairie voisine, nous promenant sur

le vert gazon, le ciel s'obscurcissant tout à coup fera

gronder le tonnerre, en te voyant pâlir, qui te dira:

N'aie point peur ma fille, je suis auprès de toi? Ta

Quelques années seront à peu près les mêmes années.

- Mais à quinze ans, l'âge de l'amour, des grâces et

des plaisirs, qui mettra sur ta tête une guirlande de

fleur, qui sera fière de tes grands yeux bleus, de ta

Vierge blonde, qui se réjouira de ta modestie, de ta

prudence, de ta vertu, qui t'assistera dans le choix

taille élégante, de ton succès au bal? Ta mère.

amour, la force et la sainteté de mon union.

voyages, autour de ton berceau? Ta mère.

peines légères? Ta mère.

défendra le mal? Ta mère.

mère.

laquelle Dieu permet quelquefois de venir te bercer dans les bras de ton père. Et les âmes bienheureuses ne demeurent pas toujours dans le ciel. Elles descendent souvent sur la terre pour connaître la pensée et les actions des hommes. Mais chut, ne faisons point de bruit, de peur de causer ton réveil. Aimable enfant, dors en paix, et moi je remonte vers les célestes lambris, pour demander à Dieu de te bénir encore.

À la fille du hameau

Vois ce petit oiseau comme il fuit. Une brise ennemie

l'emporte avec elle en de lointains climats; il fuit la

Il ne voltigera plus auprès de ta fenêtre pour ramasser

les miettes échappées de ta main; sa douce voix, au

lever de l'aurore, ne t'avertira plus de bénir ton auteur,

et quand la nuit paisible couvrira le hameau, il ne te

Que souvent j'ai rêvé aux accords de sa lyre, alors

mon âme recueillie s'attendrissait; hélas ce temps

n'est plus, il part et les bosquets le pleurent.

dira pas bonsoir.

feuillage.

neige et les autans et chante pour nous dire adieu.

La Revue canadienne,

16 août 1845.

joli feu, près de ton amant, tu oublies les fleurs et la verdure, la neige et le frimas ne t'attristent point, tes instants sont partagés entre l'utile et l'agréable, et tu dis, je suis heureuse, j'aime l'hiver. La Revue canadienne,

> Je console la femme Au jour de sa douleur, Et porte dans son âme La paix et le bonheur.

À l'homme industrieux, Qui désire en partage Un domicile heureux. Je réjouis la vierge Confiante, sans détour, Et fais luire le cierge Qu'allume son amour.

Du plus obscur réduit;

Veille sur le vieux père

Pour qu'il ne soit maudit.

À pleines mains je donne

Les grâces, les bienfaits,

Je donne du courage

Des vertus la couronne Qui ne périt jamais. Devinez ma science, Elle brille sans fard; Je suis la tempérance Avec un doux regard.

Et des hommes unis, la jeune république, Si pleine de ferveur, bénit ta sainteté.

oiseau. Comme il est aimable et joli, il revient parmi

nous chanter l'hymne du printemps. Et ton beau voyage, ne le diras-tu pas, joyeuse enfant des airs, les bosquets, les gazons, en de lointains climats et tes soupirs d'amour et de volupté.

Et la femme est si belle et si douce en ses mœurs, Tu la vois à genoux, auprès de ton berceau, Lever les yeux au ciel, enfant elle est ta mère; Ses larmes, ses soupirs t'éloignent du tombeau; Dieu prolongeant tes jours exauce sa prière.

Sa beauté plaît à tous, son innocence brille.

Ah! sème sur ses pas les plus brillantes fleurs, Orne-la de vertus, épanche le calice Qui donne tant de joie et remplit de douceurs Pour faire notre joie et nous rendre meilleurs.

Et l'étoile du soir recevait mes désirs. Tout me paraissait d'or. J'ai connu les plaisirs Purs comme la rosée. Hélas! dans mon chemin tout parsemé de fleurs La vie était pour moi si pleine de douceurs... Je finis ma carrière. De ce monde joyeux l'aspect le plus brillant

L'orpheline à son berceau Adieu, mon berceau, berceau que j'aime tant; toi qui me reçus à l'aube de la vie, si frêle, si petite, qu'un souffle pouvait m'éteindre, adieu. Au sortir d'un pur baptême, dans ton sein on me mit,

Ô! j'aimais à te voir toujours si bien paré; tu le savais aussi, coquin berceau! une frange couleur de neige, quelques rosettes de plus semblaient te rendre fier! moi, j'avais du plaisir.

si tu pouvais prendre de l'ampleur; tu ne seras pas seul, à ma place reposera mon jouet le plus cher : ma poupée. Jolie poupée! oh! plus sage que moi, ses cris n'ont point d'écho, tu ne veilleras plus; elle dort toujours

Enceinte auguste où repose la foi des tabernacles, tes ogives sacrées sont couvertes de deuil, ton sein se force à la faiblesse, l'espérance à la crainte. Comme l'herbe des champs au souffle de l'hiver s'incline et se

Et vous, petits enfants, qui avez fui la tourmente de ce monde en détresse, Dieu a fait de vous des anges pour sublime résurrection.

Demain, dès l'aube matinale, quand Flore se parera de ses plus vives couleurs, quand la fleur du parterre, parfumée des larmes de l'aurore, sourira à la nature, toi, tu souriras à ta mère.

d'un époux? Ta mère. Et quand la mort aura fermé ma paupière, quand tu n'auras plus que mon souvenir, qui viendra quelquefois, sous l'ombrage d'un saule pleureur, prier sur ma tombe, ne sera-ce pas toi, hélas! ma fille... Pauvre petite, pourquoi pensé-je ainsi; dans ce monde, tu n'as plus de mère - je suis une ombre à

C'est la terre fatiguée qui demande à dormir, la terre qui contient ce qu'on aime. Elle appelle l'hiver qui déploie son manteau et lui ferme la paupière. Oui, Marguerite, c'est l'hiver qui le chasse, il est donc bien méchant, il effraie les oiseaux et fait périr tes fleurs; l'hiver emblème de la vieillesse rappelle à l'homme qu'il doit mourir.

Ne fuis point, comme le temps qui s'envole à jamais,

reviens, petit ami, quand les filles du printemps

chanteront des hymnes consacrées aux amours,

quand la vigne sauvage se mariera à l'ormeau et que

le chêne antique, pour t'offrir un abri, reprendra son

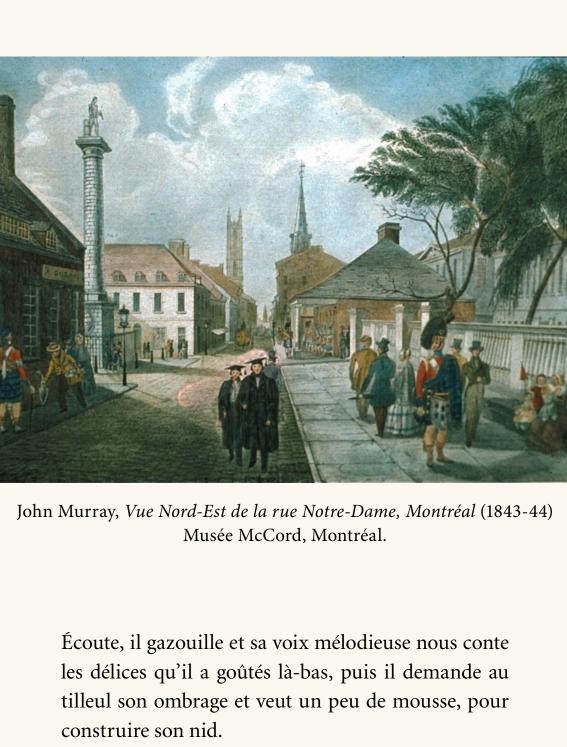
Et toi, naïve et tendre, crains-tu l'hiver? Au coin d'un

22 novembre 1845. **Bienfaits** Moi je chéris l'enfance Encore à son berceau, Couvre son innocence Du voile le plus beau;

J'éloigne la misère

Nous nous soumettons tous à ta voix angélique Parmi nous descendue, auguste vérité;

À Marguerite. Le printemps Le vois-tu, Marguerite, il arrive à tire d'aile, le petit



construire son nid.

Tout est à toi, charmant oiseau, et les fleurs du parterre et les fruits du verger, mais chante, pour attendrir les échos de nos bois, pour charmer les ennuis de la retraite et chasser la mélancolie.

Que dis-je, oh? j'aime la mélancolie, ses regrets et ses peines, et son charme heureux me fait jouir encore...

Entends tu la ruissau dont l'anda transparente fuit

peines, et son charme heureux me fait jouir encore...

Entends-tu le ruisseau dont l'onde transparente fuit loin de nous, comme les heures que nous passons, l'hiver ne suspend plus son cours, il murmure pour saluer le printemps.

Sur ses bords, la timide violette, si douce en ses couleurs, si suave en ses parfums, au sein de la verdure se laisse apercevoir et sourit à l'aspect des beaux jours.

se laisse apercevoir et sourit à l'aspect des beaux jours.

N'admires-tu pas la rose, belle entre les plus belles, en l'honneur de Flore, sa corolle parfumée va reprendre son éclat et le lys superbe son diadème.

Le papillon volage, en signe de réjouissance, secoue ses ailes dorées et courtise déjà chaque plante, tandis que l'abeille industrieuse proclame, en bourdonnant, la saison pouvelle.

ses ailes dorées et courtise déjà chaque plante, tandis que l'abeille industrieuse proclame, en bourdonnant, la saison nouvelle.
À l'instant où je parle, les nymphes du jardin lui tressent des guirlandes et les Dieux bocagers, pour célébrer son retour, dansent aux accords de la lyre de Pan.

Il est temps, ma bergère, reprends ta houlette et suivie

de ton chien fidèle, au fond de la vallée, sur l'herbe

tendre, conduis tes blancs moutons.

Ô! j'aime le printemps et son souffle inspirateur; mais j'aime encore plus ma bergère, ses tresses blondes et son cou d'albâtre, sa modestie et sa vertu.

L'Aurore des Canadas 2 mai 1846.

À Georgina

De loin, tu vois le monde, son faste et ses plaisirs, tu

vois aussi ses peines sans les comprendre, à tes yeux tout paraît mystère, enchantement oh! ne demande pas à vieillir.

Au-dessus de ta tête se trouve l'arc-en-ciel, ta robe est si blanche et tu marches tout le jour sur un tapis de fleurs, puis quand vient le soir, tu t'endors quelquefois sur le sein de ta mère, oh! ne me demande pas à

Semblable au lac tranquille que le vent en courroux ne ride point, que la barque du pêcheur n'a pas encore troublé, tu es calme. Oh! ne demande pas à vieillir! Tu es pure comme l'Iris qui s'éveille matinale et parfume le champ qui l'a vu naître, tu es fraîche comme la brise vivifiante qui ranime le laurier mourant.

Demeure dans cet âge où brille l'innocence comme

le premier rayon d'un beau jour, comme l'étoile du

rocher qui perce la nuit profonde et la conduit au

Prolonge ton année. À onze ans qu'on est bonne,

vieillir!

port.

prière.

à l'âme et la joie au cœur.

l'ange de Dieu nous couvre de son aile, il nous parle en secret et nous dit mille choses, plus suaves que la myrrhe, plus douces que l'amour, qui font tressaillir l'âme.

Écoute sa voix céleste, elle est pleine d'harmonie, puis tu te diras à toi-même : pour être heureux ici bas, il faut être à mon âge et vivre dans le mystère.

L'Aurore des Canadas, 6 juin 1846.

La prière. À Georgina

Ton âme soupire. Elle s'élève au-dessus de la nue, comme une douce colombe aux ailes blanches, comme l'aigle altier qui fixe le soleil sans être ébloui, jusqu'au ciel.

Que le ciel est beau à qui l'aperçoit! L'Éternel sur son

trône, chargé de gloire, entouré des archanges qui

composent sa cour, des feux purs et brûlants que son

souffle alluma pour ne jamais s'éteindre, accueille la

La prière est sainte. C'est la voix de la veuve éplorée, les

cantiques de la pieuse vierge, les cris du malheureux,

les soupirs de l'homme juste; la prière donne la paix

Quand le vent siffle et que la tempête gronde, le

navigateur hardi conduisant son vaisseau sur les

vagues en courroux, de peur des récifs, regarde le compas et s'adresse à Dieu.

Le clairon sonne-t-il la charge? L'acier retenti et la foudre éclate, le soldat intrépide, au milieu du carnage, des morts et des mourants, s'il se sent frappé, laisse tomber ses armes et s'écrie : Oh! mon Dieu.

L'orphelin, né avec la douleur, dont les membres sont

à peine vêtus, en quittant le chaume qui le couvre

Et les rois de la terre qui peuvent tout ce qu'ils veulent,

dont les jours se passent au gré de leurs désirs, pour

reconnaître son empire, dans leurs palais superbes,

Interroge la nature – les fleurs se courbent sur leurs

tiges, les arbres penchent leurs rameaux verdoyants,

déposent à ses pieds leurs diadèmes.

pour demander l'aumône, se recommande à Dieu.

les fontaines suspendent leurs cours, tout ce qu'enserre le globe s'humilie en sa présence.

Unis ta pensée à la pensée de Dieu; parle à l'Être Suprême, il t'écoute. C'est lui qui tarît les larmes, protège l'innocence et couronne la vertu.

L'Écho des campagnes, 5 décembre 1846.

Le cimetière. À Jessy

Quel est ce lieu funèbre que l'Ange de la mort couvre

d'un sombre voile, où la terre s'entrouve, en un jour

Le prêtre l'a béni, au son d'un glas lugubre; le silence

y règne, la douleur y veille et, dans sa foi profonde,

le chrétien révère ce dernier asile des dépouilles

Vois-tu ce marbre froid aussi blanc que la neige,

fragile monument où son nom est gravé, que les vents

effaceront : c'est le tombeau du riche qui n'a vu luire

J'aime la croix de bois qui s'élève timide au-dessus de

qu'un jour, il deviendra poussière comme lui.

de deuil, pour nous recevoir?

mortelles.

la fosse pour ainsi dire ignorée, cette fosse du pauvre que Dieu seul protège, où quelquefois l'âme pieuse vient prier. Ici, le front décoloré, sa pensée au ciel, la jeune mère, qui n'a plus d'espérance sur son enfant à peine né que le destin lui a ravi, dépose une guirlande de fleurs. Plus loin, sous la pervenche, dort la vierge candide,

amante de la vertu, dont les heures passèrent joyeuses;

plus loin encore le saule pleureur ombrage la sépulture

Je m'arrête. – Hélas! et sur l'urne funèbre qui contient

la blanche fleur que j'avais cueillie, et trop tôt passée,

Ecoute; entends-tu cette voix si douce que tu n'as

du vieillard qui ne voulait point mourir.

je me penche et veux verser des larmes.

point connue, cette voix qui me fut chère. – Elle dit: tes cheveux en boucles, ton teint de rose, tes grâces naïves sont mortels, mais ton âme, ma fille, jouira de l'immortalité.

Oh! quand tu seras dans le Ciel, où l'aurore brille toujours, où le bonheur est sans peine, tu verras ta mère. Que d'amour infini! Elle mettra sur ta tête la

couronne des anges et vous ne vous quitterez plus.

La fleur sauvage

L'Écho des campagnes,

L'Écho des campagnes,

19 décembre 1846.

12 décembre 1846.

À ****

Tu t'éveilles, petite Fleur; vive et enjouée, sur ta tige flexible, coquettement tu te berces et reçois la rosée.

La rosée du matin qui tombe du Ciel d'azur, en perles et en diamants, pour orner le lys de la vallée comme la Fleur des bois.

Aux rayons du soleil tu tressailles de plaisir, et t'épanouis, puis dans le cristal de l'onde qui se joue à tes pieds, tu penches la tête et t'admires.

Beauté passagère. Le zéphyr amoureux t'apporte ses parfums. Philomèle t'offre ses doux concerts, et le gai

papillon, aux ailes d'or, veut te donner un baiser.

et fleuris plus d'un jour.

soudain elle s'est voilée.

enveloppe la terre.

elle veille.....

de la terre pour les cieux.

bonheur, pour toi brille toujours.

Où folâtrent les jeux,

Des lys majestueux.

Sur le toit d'un berceau;

Plus loin est un jet d'eau.

Le peuplier sourit à la vigne sauvage;

laisser aimer.

les bois ont la Fleur sauvage.

Moi je t'aime et te trouve jolie – petite fleur – si j'osais

te cueillir – non reste au buisson dont tu fais la parure

Le parterre a l'Amarante, les champs ont la Violette et

La bonne étoile. À ma sœur

Lorsqu'heureux ici-bas, le plus beau de mes rêves

brillait comme une flamme à ses vives étincelles,

Et mon rêve n'était plus, et la nuit profonde s'empara

de ma vie, comme au fort de l'orage, un nuage affreux

Alors, triste et plaintif, j'errai sur la colline,

j'interrogeai les astres et les astres me dirent : deuil

et silence.

Je tournai mes regards vers un autre horizon, au lieu de ses feux je ne vis qu'un tombeau. Elle m'avait abandonné......

Le feuillage mourant de l'arbre solitaire dont l'ardeur de midi tarit la sève, lorsqu'arrive le soir, à sa douce clarté se ranime et renaît.

Si j'étais comme l'arbre, isolé dans la plaine......

aucune lueur ne pénètre mon âme, seule dans l'ombre

Et toi, charmante Étoile, créée pour l'amour tu veux

luire pour un autre, au monde où nous sommes et te

O! l'amour bienheureux; c'est ton front chaste et pur,

c'est l'ivresse, la joie de deux cœurs unis, c'est l'oubli

Bénie soit l'heure de ton hyménée; bénie soit le

cercle que tu vas décrire et que ton Étoile, auréole de

Le hameau

J'aime une maison blanche et la verte charmille

Leur aspect est riant : le pampre a son feuillage

Là, dans un beau jardin, l'abeille industrieuse

Les roses d'églantiers et la noble famille

L'Écho des campagnes,

6 février 1847.

S'approche du muguet,
Se pose, prend le suc et bien vite oublieuse
Courtise un doux œillet.

Ce lac est transparent, là dans ses blanches ondes
Où l'on peut se mirer,
Les filles du hameau, belles brunes et blondes,
Accourent s'admirer.

Et, toi, mon vieil érable, à la cime encor fière,

Moi j'ai ce souvenir : à ton pied, sous ton ombre,

Et l'amour est si pur en de chastes étreintes,

Voyez! l'arc-en-ciel brille et l'hirondelle passe;

Quand deux cœurs ne font qu'un;

Dieu bénisse son nom. Mon cœur était moins sombre

Quand les larmes du soir, de vrai bonheur empreintes

Souvent tu fus témoin d'un aveu solitaire,

Par les vents respecté;

D'un mot de volupté.

La brise se taisait;

Dis combien je l'aimais.

Lui donnent leur parfum...

Le timide roseau s'élève dans l'espace

Ici, c'est un rocher, fendu par le tonnerre

Il est mort on nous dit, recouvert de poussière

Viens mon fidèle chien, revenu de la plaine

Tu caresses l'enfant, cours à perte d'haleine

Je vois le laboureur, content de sa journée,

Il embrasse ses fils, compte une bonne année

Où passaient les moutons;

Et fais plus de cents bonds.

Dételer ses chevaux;

Et s'apprête au repos.

Alors, auprès de lui, la payse joyeuse

Le travail est fini, la famille est heureuse;

Entonne un bon refrain:

On bénit le destin.

La narcisse fleurit,

Et la grappe murit.

Où fut gravé son nom;

Ce héros du canton.

L'église

La cloche du village

Sonne la piété;

De Dieu c'est le langage;

C'est la chrétienté.

Ô! venez, nous dit-elle

Respirer la candeur,

Douce, limpide et belle,

Elle guérit le cœur.

Ici, vit l'immortelle,

Et le cierge étincelle,

Si pleins de volupté.

C'est le signe de vie,

Magnanime étendard,

Confondant le génie,

Du salut le rempart.

Le cantique divin,

Servant à son festin.

Le culte va s'ouvrir;

Adorons sa présence,

Je te vois jeune fille,

Et tu pries tout bas.

Où va donc ta pensée,

Que rien ne peut ternir.

Pure de tout désir,

Je choisis ta prière;

Une fois exaucée

Pieuse, sans éclat;

Dieu voudra nous bénir.

Sur ton front la foi brille

L'airain se tait : Silence!

C'est l'autel et le prône,

Jésus-Christ sur son trône,

La rose à son côté,

L'Écho des campagnes,

4 mai 1848.

La ferveur monte au ciel.
Dieu sera moins sévère;
Je te suis à l'autel.

L'Écho des campagnes,
18 mai 1848.

Aux riches. La petite mendiante

Vous puissants de la terre, oh! ne refusez rien,

À ces petits enfants qui demandent du pain;

Et Dieu vous le rendra. Les âmes charitables

Regarde mon haillon, toi, riche, à l'œil sévère,

Dédaignes-tu l'enfant, humble dans sa prière,

Des mets délicieux abondent sur ta table;

Moi, je manque de tout, couche dans une étable

Vois, dans ton beau palais, où la grandeur habite,

Dans mon obscur réduit, la misère a son gîte,

Mon père est tout transi, sa force est épuisée,

Heureux dans ton château;

Qui touche à ton manteau?

Tu nourris bien ton chien.

Tous les tiens sont joyeux;

Tourment des malheureux.

Bientôt il verra Dieu.

À mon si triste sort.

Ou peut-être la mort.

Empêche de souffrir.

Qui quête sans rougir.

Et succombe à la faim.

Trouvent toujours au ciel leurs aumônes comptables.

Ш

Pour nous ma mère active a son âme brisée,
Son travail donne peu.

Depuis l'aube du jour, à genoux, à mains jointes,
Oh! pour tant supplier;
Et des hommes cruels ont dit nos douleurs feintes
Pour nous humilier.

Hélas! je suis à plaindre – il serait doux des charmes

Retourner au logis, là les trouver en larmes,

Dieu protège les bons, exauce l'indigente

Laisse toucher ton cœur – que ta main bienfaisante

Mais le riche irrité menace de son chien;
Il parle de prison, lève même la main.
L'innocente en pleurant fuit vite de sa porte.
Dieu! son père n'est plus, sa mère à demi morte.

III
Et vous qui refusez – à l'heure de la mort! –
Qui prodiguez vos biens en stériles largesses;

Quand vous verrez cesser votre orgueil, vos richesses

Peut-être craindrez-vous un trop funeste sort.

Car le pauvre à son tour, debout dans sa carrière,

Pour vous auprès de Dieu, n'aura point de prière.

L'Echo des campagnes,
2 juin 1848.

La feuille d'érable, fête nationale

Couronnons-nous de fleurs
Mettons le signe d'alliance
Amis chantons en chœurs
Des hymnes de réjouissance.

Mettons le signe d'alliance
Amis chantons en chœurs
Des hymnes de réjouissance.

Et ce jour est si beau. Regarde le soleil
Il a bien plus d'éclat, je ne l'ai vu pareil;
C'est crois-moi, citoyen, qu'il éclaire la fête
Et réchauffe les cœurs

Et réchauffe les cœurs
Et revêt de splendeurs
L'heure tant désirée, à laquelle on s'apprête.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chérie
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

Le Bourgeois vigilant, dès l'aurore du jour

A planté le drapeau sur la plus haute tour

D'un héroïque fait, par le peuple anoblie.

En honneur établie

Féconde notre amour Pour le bien, le travail, les arts et la science La douce charité, trésor de conscience Et ce sage abandon Qui fait de la maison Un temple de douceur, où l'ami nous visite, Notre épouse nous aime et la bible est écrite. Et son cœur est si plein Qu'il s'adresse au destin Et répète encore Ce mot qu'il honore Nationalité. Couronnons-nous de fleurs Mettons la feuille chérie Amis chantons en chœurs Des hymnes à la Patrie. Ici le tambour bat. Entends-tu le canon Qui résonne si fort et couvre le vallon. Oh! ce n'est point la guerre Approche-toi, mon fils Ecoute ma prière : Aime bien ton pays Si moi, je suis ta mère La Patrie est première Et ses droits sont sacrés. Des devoirs consacrés Les siens sont les meilleurs. Et la mère chérie L'embrasse tendrement. Va servir la Patrie. Soudain l'enfant joyeux Qui préférait les jeux Saisit une bannière Court à la procession, Dans la foule se confond Qui marche au Sanctuaire. Couronnons-nous de fleurs Mettons la feuille chérie Amis chantons en chœurs Des hymnes à la Patrie. L'offertoire a cessé. Sous des rameaux joyeux La bonne égalité, fait alors des heureux. Le riche n'est plus fier et sa main il la donne Au charron citoyen qui ce jour abandonne Ses outils, ses travaux, Que de joyeux propos À la table servie Animent la gaîté du peuple que convie La nationalité. Chacun dit l'avenir à sa bonne manière Ici c'est un marchand qui pronostique bien Son fermier près de lui prenant part au festin Avocats, médecins, laboureur et notaire. Le Maire du village Élève alors la voix, Il brandit son feuillage Et propose à la fois Une double santé. L'honneur et la Patrie, Au drapeau verdoyant qui ce jour nous rallie. Soudain mille bravos du peuple réuni Répondent à sa voix que le peuple est uni. Le bonheur que veut l'homme Là le met à sa place et lui donne la somme Du cœur le plus content. Et le peuple ce jour peut se voir triomphant. Il se dit lui-même Ces vérités qu'il aime. Justice, Égalité Font la Fraternité. Couronnons-nous de fleurs Mettons la feuille chérie Amis chantons en chœurs Des hymnes à la Patrie. Jeune fille si belle, Qui cultive l'œillet, Dont la candeur recèle Un encens plus parfait. Qui bénit Dieu de cœur et la Vierge et les Anges; Qui fait fleurir la rose et chanter les mésanges Qui t'occupes le soir, au coin de ton volet À caresser ta mère, ou lui dire un feuillet Dont les rêves sublimes Sont pour moi des énigmes; Dont le cœur est fidèle aux plus nobles vertus Pour conquérir un cœur, douce Vierge, Salut. Cette feuille sacrée Par nous tous honorée Sur ton sein palpitant À côté d'un diamant Patriotique fille, Je la vois, elle brille. Couronnons-nous de fleurs Mettons le signe d'alliance Amis chantons en chœurs Des hymnes de réjouissance. L'Écho des campagnes, 22 juin 1848. [Moi je chéris l'enfance...] Moi je chéris l'enfance Encore à son berceau, Couvre son innocence Du voile le plus beau; Je console la femme Au jour de sa douleur, Et porte dans son âme La paix et le bonheur. Je donne du courage À l'homme industrieux, Qui désire en partage Un domicile heureux. Je réjouis la vierge Confiante, sans détour, Et fais luire le cierge Qu'allume son amour. J'éloigne la misère Du plus obscur réduit, Veille sur le vieux père Pour qu'il ne soit maudit. À pleines mains je donne Les grâces, les bienfaits, Des vertus la couronne Qui ne périt jamais. Devinez ma science Elle brille sans fard; Je suis la Tempérance Avec un doux regard. Nous nous soumettons tous à ta voix angélique Parmi nous descendue, auguste vérité; Et des hommes unis, la jeune république, Si pleine de ferveur, bénit ta sainteté. L'Écho des campagnes, 3 août 1848. Regrets Où vas-tu Colombine, en ces riants sentiers Que bordent des ormeaux et de verts peupliers; Où fleurit la violette et naît la marguerite, Où la belle-de-jour a son heure bénite. Où par un vent léger se penchent sur le thym Des touffes de lilas qu'embaume le matin, Où la voix du chasseur, à travers la bruyère, Se mêle à la chanson de la blonde bergère. Là dorment des soupirs que protègent les cieux, La fontaine se tait qui coule dans ces lieux, Et les petits oiseaux, dont le tendre ramage Éveille les amours assoupis sous l'ombrage, Garderont mon secret. Oh! tu me disais : j'aime! à l'approche du soir Lorsqu'au bord du ruisseau nous venions nous asseoir Les bras entrelacés, joyeuses, souriantes À l'aspect de la nuit, des étoiles filantes; Un doux feu t'animait, je voyais sur ton front D'un amour infini la chaste réflexion. Et la bouche entr'ouverte et la paupière humide, Comme ici la rosée alors devient limpide, Tu murmurais tout bas le nom que tu chéris : Et l'ombre d'un amant sur les gazons fleuris Soudain apparaissait au milieu du silence, Il te tendait les bras, vous vous juriez constance. Dans son riche manoir, la fille châtelaine Qui désire un seigneur, offre château, domaine, Se revet de fin lin, se pare de diamants, Torture son esprit aux plus beaux sentiments. Un fantôme idéal s'empare de son âme, Elle veut de l'amour la plus brillante flamme Et la cherche le jour et la rêve la nuit. Atteint-elle son but? Non, le cruel la fuit. Mais la fille du pâtre, enfant de la nature Dont la fleur au corsage est toute la parure, Trouve un cœur pour l'aimer, un cœur qui la bénit, Pour éclairer ses pas une étoile qui luit. Je vois tes blancs moutons au pied de la colline, Sur l'émail parfumé qu'ombrage l'aubépine; Bondissant tour à tour au gré de leur instinct, Ils ignorent la peine et se font au destin. Je voudrais être toi, bergère mon amie, Belle comme une rose, au printemps de la vie; Je voudrais être toi pour conduire un troupeau, Pour goûter le bonheur dont on jouit au hameau. Tu n'as point de contrainte; au lever de l'aurore Tu quittes la chaumière et le soir viens encore, D'un frère, d'une sœur tu reçois le baiser, Ils préparent pour toi l'agneau sur le brasier. Oui, l'amour est un bien que nous donne le ciel, C'est le feu le plus pur, que n'est-il éternel? L'espérance a sa joie, aussi ses sacrifices, Si le cœur est fidèle, il use d'artifices. L'amarante que dore un rayon du matin Étale ses appas à l'arbrisseau voisin, Vit-elle jusqu'au soir?... Mais la tempête arrive Et l'on voit ses débris sur la prochaine rive. Ainsi tombe le charme alors qu'on n'aime plus. La richesse n'est rien près des simples vertus. Toi, tu ne savais pas que j'étais ta rivale... Si je te l'apprenais à cette heure fatale. Cours vite au rendez-vous, en ces riants sentiers Que bordent des ormeaux et de verts peupliers, Où la voix du chasseur, à travers la bruyère Se mêle à la chanson de la blonde bergère, Celui qui t'aime tant, qui dédaigne ma main S'empresse de se rendre... Eh! moi j'irais en vain. L'autel va vous unir, toi, tu seras sa reine Heureuse à son côté, si fière en son domaine... Là dorment des soupirs que protègent les cieux. La fontaine se tait qui coule dans ces lieux, Et les petits oiseaux dont le tendre ramage Éveille les amours, assoupis sous l'ombrage, Garderont mon secret. L'Echo des campagnes, 14 septembre 1848. Le vétéran Il dort notre héros!... une pierre isolée Me redit ses exploits au milieu du combat; Il dort : près de ce mausolée, Qu'élève à sa mémoire Un tribut à la gloire, Tombent les pleurs d'un vieux soldat. Moi, j'ai vu ce guerrier, Dont le mâle génie A sauvé la patrie, Se couvrir de lauriers; Sur son coursier fougueux, en front de la colonne, Il criait aux soldats : il faut vaincre ou périr; En avant, Canadiens! La victoire de Dieu donne. Les ennemis fuyaient!... Noble et grand souvenir. Au sortir du combat, Je l'ai vu magnanime, Récompenser l'éclat, Epargner la victime. Son cœur était joyeux; point de drapeau flétri. Sur le champ de bataille, entouré de vaillance Le dieu Mars proclamait vainqueur Salaberri! Les clairons ont sonné l'heure de délivrance. Hélas! mon colonel, Tu n'es plus sur la terre... Ton regard immortel S'étend sur ma chaumière. Veille sur mes enfants comme aux jours glorieux, Lorsque de tes soldats tu devenais le père! Daigne écouter leur voix qui monte vers les cieux, Ils honorent ton nom et ta valeur guerrière. Il dort notre héros!... une pierre isolée Me rendit ses exploits au milieu du combat; Il dort : près de ce mausolée Qu'élève à sa mémoire Un tribut à la gloire, Tombent les pleurs d'un vieux soldat. L'Écho des campagnes, 5 octobre 1848. La jeune mère Mes jours s'éteindraient-ils, alors qu'un doux espoir Me retient à la vie, au moment du devoir. Hélas! pourquoi mourir quand mes jeunes années Brillantes des couleurs qu'amour leur a données, Me montrent l'avenir sous un aspect riant Me disent : – Tendre mère, élève ton enfant. Il sera beau ton fils, à l'heure de naissance Sur ton sein, endormi, berceau de l'espérance, Tu mettras un baiser sur son limpide front, Vingt fois en un instant tu lui diras son nom Et fière de ce fruit si précieux à sa sève, Pour qu'il grandisse pur tu créeras un rêve. Elève-toi mon âme auprès du Tout-Puissant, À sa volonté sainte offre un cœur repentant. Oh! mon Dieu!... les douleurs!... mes veines sont glacées Mon regard s'obscurcit... mes forces épuisées, Crainte, joie et tourment m'obsèdent à la fois Secourez-moi Seigneur... Elle n'a plus de voix. Une douce harmonie, Des chérubins le chœur À sa prière unie, Lui chante le bonheur. Ainsi qu'un vif rayon ressuscite la plante Par l'orage inclinée et que l'on voit mourante, Que l'aile du zéphir veut réjouir encor, Son amour maternel a pu vaincre la mort. Elle vit : sur son sein entouré de blancs langes Sommeille un cher enfant caressé par les anges. Approche du chevet où la candeur repose, Contemple ce sourire et cette bouche en rose, Il est frais, n'est-ce pas, comme un lys du printemps, Suave comme un œillet qui prodigue l'encens, Myrte plus précieux que toutes les corolles... Pour peindre ton bonheur tu n'as point de paroles. Approche... mais ici veille la chasteté, Tu bénis ton épouse. – Ah! sa pâle beauté Dit combien la souffrance a fait languir ses charmes, Que pour te rendre père elle a versé des larmes, Que pour te présenter un si noble fardeau Il a fallu lutter aux portes du tombeau. L'Écho des campagnes, 9 novembre 1848. Chénier Canada! mon pays, digne fils de la France Que la fougue du temps, encor dans ton enfance, A si fort balloté; que la main des revers, Méconnaissant tes droits, par des chocs si divers, A rendu malheureux, maintenant que l'aurore D'un plus beau jour a lui, que tes vertus encore Te montrent partout grand, éloignent l'oppression, Réjouis-toi, mon pays. Tu n'es plus ce scion Au bout du monde, obscur, tu prends part à la gloire Des peuples affranchis et tu chantes victoire; Marche tête levée au rang que te prescrit La justice de Dieu; – si tu n'es plus proscrit, Fais entendre ta voix – Oh! qu'elle retentisse – L'autel où tu t'assieds ne veut de sacrifice Que celui de la paix, de la douce amitié Où brûle constamment un encens d'équité. Tu comptes des guerriers fameux dans les combats; – Brise le marbre froid – Oh! n'admires-tu pas Sur leurs fronts immortels l'auréole de gloire Décernée aux héros, enfants de la victoire? De la mère-patrie, arborant l'étendard, Montcalm, à Carillon, éleva des remparts – Ses canons ont lancé la mitraille brûlante, Et la terre un instant de carnage sanglante, Ouvrit son large sein pour en faire un tombeau À de vaillants Anglais vaincus par son drapeau; Et ce preux Chevalier, défenseur de la France, Qui dut au Canada l'heure de sa naissance, Qui servit avec gloire et illustra son nom Delery, lieutenant du grand Napoléon; Bedout et Pelequin, lorsque grondait l'orage, Avec cœur et sang-froid, montant à l'abordage, Habiles mariniers, terribles sur les eaux, Que Neptune a dotés du titre d'amiraux; Aux champs de Chateauguay quel écho te répète Les nombreux roulements, les sons de la trompette; Quel écho te redit – sur le sol renversés, Que de braves enfants, que de morts entassés; – Une ombre t'apparaît, un des fils de Bellone, De festons de lauriers, tenant une couronne – C'est de Salaberry, autre Léonidas, Que protégeait alors l'égide de Pallas – Et Saint-Denis encore, exemple de courage, Enfantant plus d'un brave au milieu du carnage, Où Perreault valeureux rencontra le décès Sous le fer et le feu proclamant le succès... Hélas! des échafauds, la terreur et les larmes; Citoyens égorgés qu'avaient trahis les armes; Lorimier, Hindenlang!... héroïques vertus! Tu pleures ces martyrs et CHÉNIER qui n'est plus. Il aimait tes forêts profondes et sauvages, Tes énormes rochers au-dessus des rivages, Où l'Aquilon se brise avec tant de fracas, Où la foudre du ciel se perd en longs éclats – Et la cime des monts qu'un brillant soleil dore Aire de l'aigle altier où résistent encore Les chênes orgueilleux, témoins des fiers exploits Des Indiens confondus si guerriers autrefois. Il aimait de ton sein la précieuse abondance, D'un travail fortuné trop juste récompense; Et ce joyeux sourire où se peint la candeur De la fille attentive auprès du moissonneur – Tes bosquets verdoyants, dont le riche feuillage, À l'amour malheureux, offre un discret ombrage; Tes rapides torrents précipitant leurs cours, Tes lacs aux claires eaux quand viennent les beaux jours Que le ramier agile effleure de son aile Où vogue au gré du vent la légère nacelle – Il aimait les flots bleus du noble Saint-Laurent Qui gronde sur la plage, arrête le passant, Lui dit avec orgueil : je suis roi d'Amérique! Quel fleuve comme moi peut-on voir magnifique? Qui baigne dans son cours nos plus riants hameaux, Fertilise les prés, arrose nos coteaux. La rustique chaumière au pied de la colline Qu'ombragent de vieux pins, qu'entoure l'aubépine, Asile de bonheur, où chacun vit en paix,

Où les amants heureux ignorent les secrets,

Ossements dispersés par le fer des Anglais,

Victimes d'un moment qui vivrez à jamais,

Vous qui vengiez alors les maux de la patrie,

Parlez et dites-nous s'il ne fut point vainqueur?

Quand les rouges boulets foudroyaient le village,

Quand Saint-Eustache en feu, redoutait le pillage,

Qui du ciel contemplez cette terre chérie,

Il périt en soldat, il avait un grand cœur! –

Quand le sang ruisselait sur les débris épars

De ses toits saccagés, confondus au hasard –

Sur leur sein attiraient leurs filles éplorées –

Des enfants sur la neige exposés aux frimas,

D'un féroce ennemi, s'excitaient au courage,

Que de cris; oh! mon Dieu! des mères désolées,

Trop faibles pour combattre appelaient le trépas –

Des épouses, Grand Dieu! pour éviter l'outrage

Où l'ange du Très-Haut tous les jours vient s'abattre –

Ô! ruines d'un saint temple, écroulé sous les flammes!

O! cendres des autels qui consolaient tant d'âmes!

C'est pour toi, son pays, qu'il a voulu combattre!

Son visage est riant;

Il se parle à lui-même

Et dit ce mot suprême

Dieu bénisse la terre

Là délivré de guerre,

Où j'ai reçu le jour,

Nationalité.

Son cœur est triomphant;

Et de piques s'armant, imploraient le destin De sauver leur honneur par une noble fin. CHÉNIER au premier rang brave entre les plus braves, Affrontant le danger ne connait point d'entraves, Vingt fois au cimetière où les balles portaient, Où les fiers paysans à ses côtés tombaient, Il lance son coursier, appelle la victoire, La mitraille le frappe... il est couvert de gloire! On se presse, on l'entoure, il voit les ennemis, Et dit ces derniers mots : je meurs pour mon pays! L'Écho des campagnes, 11 janvier 1849. L'esclavage Ont-ils de la pitié, ces planteurs inhumains, Qui mettent l'esclavage en honneur mercenaire! Coupable ambition! Les pauvres Africains! Peuple qu'on avilit, devenu tributaire. Ah! le nègre gémit entre leurs dures mains! Au milieu de la paix, plus méchants qu'à la guerre, Ils spéculent sur lui par d'horribles moyens – Tuer sans faire mourir, un semblable, son frère! Et le monde le sait – il est indifférent Au sort de la victime, au mauvais traitement Que le malheureux noir, jour et nuit souffre, endure. L'Amérique est cruelle, au nom de liberté, Et son code un tyran qui la montre parjure – Dieu brisera les fers du captif irrité. La Feuille d'érable, mars 1849. Refrain de la mésange Laboureur vigilant, Qui chéris ta famille, Pour préparer ton champ Aux coups de la faucille, Écoute ce refrain Que chante le matin La petite mésange : Plus d'hiver, le ciel change; Adieu la neige et les frimas, Sème, sème, tu cueilleras. Au retour du printemps, Quand reverdit la terre, Sous un soleil ardent, Aimable jardinière, Écoute ce refrain Que chante le matin La petite mésange : Plus d'hiver, le ciel change; Adieu la neige et les frimas, Sème, sème, tu cueilleras. Fillette, en ton boudoir, Qui veux la giroflée, À l'approche du soir, Ne crains plus la gelée; Écoute ce refrain Que chante le matin La petite mésange : Plus d'hiver, le ciel change; Adieu la neige et les frimas, Sème, sème, tu cueilleras. Toi, qui fais le coquet, En un jour d'allégresse, Pour offrir un bouquet A ta jeune maîtresse, Écoute ce refrain Que chante le matin La petite mésange : Plus d'hiver, le ciel change; Adieu la neige et les frimas, Sème, sème, tu cueilleras. L'Écho des campagnes, 12 avril 1849. Le poète malheureux Au banquet de la vie, infortuné convive, J'apparus un jour, et je meurs: Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive, Nul ne viendra verser des pleurs. GILBERT Pourquoi chercher encor de ces bois le feuillage, La solitude a ses attraits. Plus de gaîté profane! – À l'ombre des bosquets Je vais écouter le ramage Du bel oiseau de nos forêts. Séduisante nature, J'admire tes tableaux! La richesse de ta parure Réjouirait tant mes pinceaux. Mais un triste délire S'empare de mon cœur, J'éveille la douleur!... Sur un autre sujet j'essayerai ma lyre. Si j'entrouvre ta tombe, Pardonne à ma témérité, Le talent qui succombe A droit à l'immortalité. Tes ossements sont froids: hélas! ta cendre, Couverte d'un linceul, Dans son lugubre cercueil, Refuse de se répandre, Je vois ton front revêtu d'un laurier, Si brillant et chargé de gloire – Toi, tu croyais qu'on pourrait t'oublier – Tu vis au temple de mémoire! De la Saône, ta rive, Quelle vague plaintive T'a dit d'être malheureux? Quel éclat de tonnerre, «Sublime comme les cieux» T'a renversé par terre? Périt-il le génie! – Il renaît de lui-même. Il embrasse l'univers : Plus que les conquérants, il porte un diadème – Le monde de concert, Honore ses vertus – la noble intelligence, Arbitre de faveurs, Sur ses malheurs passés témoigne sa souffrance, Et puis verse des pleurs. Quel astre lumineux éclaira ta carrière? Mais tu n'as vécu qu'un jour, Et riche de ses dons, a prêté sa lumière À ton poétique amour. Ta lyre harmonieuse A touché plus d'un cœur! De pompeux novateurs, la phalange envieuse A reculé devant ta future grandeur! – Et que leur ont servi leur vanité superbe, L'encens à leur veau d'or, leur folle prétention? Pensaient-ils à leur fin, à ce convoi funèbre Qui rit de l'ambition – La France a tant gémi de leur perversité – Combien avaient creusé l'abîme! Triomphèrent-ils tous avec impunité?... Tu fus leur première victime! Séjour des bienheureux, Dans les champs Elysées, Que de noms glorieux Ont alors accueilli tes augustes pensées! Homère t'appela du beau nom de Poète – Salut de fraternité! Racine a couronné ta tête Des fleurs de l'immortalité. O! Gilbert tes accents exercent leur empire, Ta poésie a son autel – Ici, mon âme qui soupire En méditant tes vers, s'élève jusqu'au ciel!... L'Écho des campagnes, 5 juillet 1849. Ode dithyrambique dédiée à monseigneur Bourget, évêque de Montréal Nous insérons avec plaisir la pièce de vers suivante, composée par notre compatriote Charles Lévesque, écuyer, notaire. Ces stances ont été inspirées au poète par la vue du tableau magnifique que vient de créer le pinceau de monsieur Hamel. Ce tableau, maintenant exposé dans l'atelier de l'artiste, représente la scène de poignante désolation qu'offraient les abris (sheds) de Montréal en 1847, lorsque nos infortunés frères d'Irlande y gisaient par milliers en proie à la plus terrifiante misère, nus, affamés, dévorés par les ardeurs d'une fièvre qui se jouait de l'art de la médecine. - Le sujet était beau, sans doute; et il est d'autant plus flatteur d'entendre dire à [tous] les connaisseurs que le peintre s'est montré digne d'un tel sujet. Il nous fait plaisir, aussi, de voir monsieur Charles Lévesque, avec le pinceau du poète, transmettre à nos neveux ces souvenirs de l'été de 1847, si douloureux, mais en même temps si empreints des charmes que laissent après elles tant de belles vertus pratiquées. Honneur et cordial encouragement! Pourquoi riches seigneurs, en vos manoirs superbes Affectez-vous la volupté? Pourquoi votre mépris, vos paroles acerbes Repoussent-ils la pauvreté? Pourquoi recherchez-vous tant les jeux et les fêtes, Où la mort pose son linceul? Lorsque tombe la nuit, vous appuyez vos têtes Au milieu des plaintes, du deuil. Vous voulez des trésors, pour, gorgés de délices, Éterniser votre splendeur! Vous les foulez aux pieds, les plus durs sacrifices Sont la cause de leur malheur. Où gît votre piété qui peut tarir leurs larmes? Les voyez-vous mourir de faim? L'Irlande est-elle vouée à l'opprobre, aux alarmes? Vous! croyez-vous au lendemain? Sur vos murs orgueilleux de Dieu le doigt sévère Hélas! écrira vos forfaits, Et les vents détruiront en un jour de colère L'élévation de vos palais. Que direz-vous, alors, aux coups de la tempête Qui ne se ralentira point? Vous aurez tout perdu, richesses et conquêtes! Oh! vous fuirez dans le lointain. Par milliers, ils quittent la plage De leur patrie en proie à mille maux, Peste, famine; on les voit par troupeaux, Ici, côtoyer le rivage, Spectres vivants, les yeux hagards; L'Amérique qu'ils ont foulée Se creuse sous leurs... ô! ciel, sous nos remparts L'espérance pour eux à jamais s'est voilée! Aux abris, aux abris, cœurs généreux, sensibles! Apaisez leurs gémissements! Le mal ronge leurs os, leur misère est horrible; Que pouvez-vous à leurs tourments?

Abaissez vos yeux sur la terre, Filles de pitié, Dont la vie était calme auprès du sanctuaire, Oh! vous avez quitté L'asile du bonheur pour affronter l'orage; Les palmes dans vos mains ont donné quelqu'ombrage À ces êtres mourants. Vous avez succombé!... Recevez notre hommage. Demandez au Seigneur de bénir notre encens. Ô! vertueux Prélat, qu'ici ton peuple t'aime! Tu possèdes un noble cœur. Qui ne révère point ta dignité suprême, Ton évangélique candeur? Ils étaient, tes enfants, malheureux sur la terre. Proscrits, tu les traitas en père. Pour eux tu préparas des couronnes au ciel. Attends!... Ta récompense est au trône éternel.

Même en trompant la mort, tu leur donnes la vie.

HAMEL, nous admirons ton vigoureux pinceau.

Oui, l'immortalité qui décerne la gloire

Fera graver ton nom au temple de mémoire.

Martyr politique. I. Duquette

Vous dont les souvenirs se portent en arrière,

De nos grandes Cités, convives des plaisirs,

Dont les sens exaltés goûtent les jouissances

D'un calice trop plein de folles espérances.

S'envolant en fumée au lever de l'aurore,

Auprès des ris, des jeux, employant vos loisirs,

Vous qui la nuit dormez sur de soyeux duvets,

Qui rêvez l'âge d'or, formez de beaux souhaits,

Quand les charmes du soir disparaissent encore,

Sur la fosse d'un frère, allez-vous quelque fois,

Chagrins, verser des pleurs et prier à sa croix?

Et vous qui vous nommez amis de la patrie,

Qui marchez par le monde, et foulez la poussière

Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

Les Mélanges religieux,

19 octobre 1849.

abbé Delisle

T'accueille dans son char.

Ton chef-d'œuvre de l'art,

Si digne de l'histoire,

Ils errent dans ces lieux, poussés par la violence

Hurlant comme des loups, martyrs de la souffrance;

Du plus effrayant désespoir.

Pour eux le jour n'a point de soir.

Sur de tristes grabats la fille avec la mère

Porter le bras, dans ses visions.

Sur ces corps abrutis la passion se décèle,

De tant de maux on voit la fin.

On voudrait réveiller en vain.

Les froids cordons de leur linceul.

Le convoi qui les suit au lieu du cimetière,

Lui-même a cloué leurs cercueils.

Dans la cité le typhus se propage;

Sublime religion, tes pasteurs vénérables

Où fuir pour échapper à l'horreur du trépas...

Montréal est désert... plus de luxe, d'éclat!

Jusqu'à la dernière heure ont pu braver la mort.

Sur l'océan du monde, en pleurs et en prière,

L'ardente charité, sœur de leur ministère,

À travers les écueils a guidé leur vaisseau.

D'un martyrologue nouveau.

Souffrants, ils ont salué l'éclatante bannière

Comme un vent qui brûle les airs,

Partout il décime, il ravage,

Plus de gaîté, plus de concerts :

Ont illustré la foi!

Sans bornes et sans loi,

Malgré l'injustice du sort,

Leurs soins infatigables,

Toujours inébranlables,

Sacrifice plus beau!

Et toi, dont le génie

A tracé leur tableau,

Ils exposent leur nudité,

Hélas! sans criminalité.

Blasphèment dans leurs convulsions;

Ils s'ignorent entre eux! L'amour est infidèle;

Qu'ils meurent aujourd'hui! point de cris de détresse,

Les plus beaux sentiments, l'amitié, la tendresse,

Ces cadavres glacés! – nul des leurs ne resserre,

Combien ont vu le fils sur son malheureux père

Dont l'éclat d'un instant peut exciter l'envie, Dont la course est rapide au faîte des honneurs, Habiles courtisans pour briguer des faveurs, Lorsque la vanité sous vos riches portiques, Fait croire que vos noms deviennent historiques, Qui dites au pays : nous travaillons pour toi, Notre langue, nos mœurs, de nos pères la foi. Contemporains du jour qui passez avec gloire Sur son cadavre froid, si digne de mémoire, Vous savez que son sang a rougi l'échafaud, Joyeux petit enfant, dans les bras de sa mère, L'ange qui le vit naître adoucit sa paupière, Enveloppa ses traits d'un signe de grandeur, Lui donna le courage et la bonté du cœur, On dut bien le chérir dès ses tendres années. Ah, qui pouvait prévoir le cours des destinées? Sous le dôme du temple, il révérait Scion, Demandait au pasteur sa bénédiction; Il s'amusait folâtre où rien n'était profane, Et les feux du hameau l'éclairaient au retour,

Et pour rompre à jamais ce qu'il croyait des chaînes, Il ceignit une épée... il s'avance au combat... Mais le sort le trahit, infortuné soldat. Hélas, dans un cachot, profond, humide et sombre, Le pâle meurtrier qui ne voit que son ombre, Lui parle, l'interroge; il s'écrie un instant : «La loi punit le crime, un sort affreux m'attend!» Les fers aux pieds, aux mains, comme un tigre farouche, Il écume de rage, hélas, rien ne le touche! Et frappant la muraille où l'écho retentit, Il blasphème son Dieu, lui-même se maudit. «Au gibet! au gibet! » ... il veut surprendre l'heure, La loi qui le condamne, est pour lui la meilleure. Saisi par le bourreau, terrible en son devoir, Il insulte la foule, accourant pour le voir. De l'homme criminel effroyable peinture. Cet horrible tableau révolte la nature... Mais DUQUETTE était là, dans un étroit donjon, Victime d'un malheur, prisonnier d'Albion,

Hantez-vous les cyprès qui couvrent son tombeau? Dans les prés, dans les champs, où l'appelait Diane Vigilant et rempli d'un filial amour.

Mais lorsqu'il se vit homme et s'ouvrir la carrière,

Qui mène à la grandeur, qu'un citoyen préfère,

Lorsque des libéraux, les chaleureux discours

Retentissaient partout et répétaient toujours,

Que le peuple était las des plus cruels outrages,

Qu'un pouvoir tyrannique obsédait nos rivages,

Que courbé sous le joug, le peuple allait périr,

Il sentit la valeur battre et gonfler ses veines,

Qu'on préparait des fers, pour mieux nous asservir,

Le visage serein. O! son air magnanime, Prouvait une âme ardente, et son horreur du crime. De tendres souvenirs entouraient son esprit, Les paroles du prêtre au pied du crucifix, De sa mère les soins, sa douleur retracée, Les jeux de son enfance. Et la belle pensée, Qu'il avait accompli les faits d'un citoyen, Lui montrait l'avenir, que mérite un chrétien, Plus dévoué, plus fort, à l'heure du supplice, Pour faire de ses jours, un noble sacrifice. Quand la cloche lugubre au haut de la prison, Sonnait l'heure fatale : et répétait par son, « Approchez, approchez! C'est une ère nouvelle, La vengeance a ses droits sur la tête rebelle; Approchez! le bourreau l'étranglera vivant, Vous le verrez souffrir, palpiter, expirant,

Ô! peines! Ô! regrets!... je cherche encor sa trace.

Repaissez votre vue »... Et Duquette s'avance, Avec calme et sang-froid, au lieu de la potence :

Il agite un mouchoir, dit un dernier adieu, Et laisse son pays, pour le séjour de Dieu. Le temps détruit-il tout, il trouve ici sa place. Je conçois ta douleur et tes gémissements;

Une voix t'a crié: sacrifice, tourments! Tes cheveux ont blanchi sous le toit solitaire : Tu t'es meurtri le sein. O! lamentable mère, Mais ton fils est au ciel, heureuse Éternité, Et son nom sera cher, à la postérité. La Minerve, 2 août 1853.

Ce morceau de poésie est tiré d'un petit recueil inédit, composé il y a déjà quatre ans, et intitulé, Martyrs politiques du Canada, comprenant, Chénier, Hindenlang, Cardinal, Chevalier de Lorimier et autres, que l'auteur, monsieur Charles Lévesque, se propose de publier, soit dans quelque feuille publique ou en pamphlet, selon que les circonstances le lui permettront. [L'ÉDITEUR.]

Les **Poésies** de Charles Lévesque (1817-1859),

sont parues dans des journaux et périodiques entre 1845 et 1852 ISBN: 978-2-89668-142-6

© Vertiges éditeur, 2009

-0143 -